

# Les greniers du sens

Promenade narcissique *De ville en ville* en compagnie de Nedim Gürsel, et émouvant retour de Zakya Daoud sur trente années de vie intellectuelle marocaine avec *Les Années Lamalif*.

Émotion foisonnante avec *Les Douze contes de minuit* de Salim Bachi, *Y a-t-il une vie avant la mort ?* d'Ahmed Zitouni et *C'est pourtant pas la guerre* de Maryline Desbiolles.

Autres émotions partagées, mais avec des images, avec *Greniers collectifs de l'Atlas* de Salima Naji.

*De ville en ville* réunit vingt évocations des voyages auxquels se livre le romancier turc Nedim Gürsel, traduit cette fois avec quelques maladroites par Esther Heboyani<sup>1</sup>. Hélas, l'ami poète que le voyageur salue au passage dans le chapitre intitulé « Jours à Tanger » aura une raison plus sérieuse de s'alarmer ! Gürsel, en effet, nous inflige le récit de ses promenades d'invité par l'Institut culturel français de Tanger au Salon du livre de la ville du Détroit, en 2004. Le voici à Tétouan : « Des femmes coiffées de chapeaux de paille petits et ronds, habillées de robes rouges, vertes et blanches, arrivent des villages de montagne, transportant des agneaux et des volailles ; on dirait qu'elles sortent d'une pièce de théâtre. (...) Les gens d'ici sont aussi chatoyants qu'à Marrakech. Toutefois, pendant mon voyage, je puis dire que j'ai trouvé les collines verdoyantes, les villes blanches, les eucalyptus et la luminosité des montagnes bien plus attrayants que les gens. »

1. Qui orthographe le prénom du poète marocain Abdellatif Laabi... Abdellatif, au risque de compliquer les recherches bibliographiques du lecteur de bonne volonté.

2. Bleu Autour, 2004.

3. Qui, après avoir collaboré à la presse de l'Union marocaine du travail, devient correspondante au Maroc de *Jeune Afrique*.

4. La Différence, 2003.

tage de l'effarant et cruel règne dictatorial d'Enver Hodja.

De ville en ville est du journalisme de lettré, mais Nedim Gürsel ne peut s'empêcher, tous les vingt paragraphes, de glisser des sortes de prospectus en faveur de la lecture de ses précédents ouvrages, à coup d'allusions qui manquent de discrétion. On l'imitera en rappelant son éclatante réussite *Au pays des poissons captifs : une enfance turque* ?

## Les années Lamalif, vingt ans après

Si l'on veut lire une véritable journaliste et qui sait parler de soi à bonne distance, en racontant sa carrière dans le pays qu'elle a choisi, le Maroc, on se plongera dans le remarquable ouvrage de Zakya Daoud *Les Années Lamalif*. Ce récit de vie, pour une part, est surtout, de riche façon, le récit de ce que furent les années 1958-1988 au Maroc, étant entendu que la revue

casablancaise *Lamalif* vécut vingt ans jusqu'à son interdiction en 1988.

Créée par Mohammed Loughlam et son épouse Zakya Daoud<sup>3</sup>, ce mensuel fut une sorte d'atelier de réflexion et d'analyse auquel participèrent, peu ou prou, tous ceux qui, sociologues, économistes, artistes peintres, écrivains, journalistes, voire futurs ministres, se préoccupaient à l'époque de comprendre les défis à relever par leur pays. Relisant, le cœur serré, la collection de la revue, l'auteur nous rafraîchit la mémoire sur toute une époque. Elle raconte les tracasseries policières, fort pénibles, qui visaient à attenter à la liberté d'expression de la revue mais est bien consciente que ce qu'elle eut à subir d'arbitraire, jusqu'à la confiscation *in fine* de cahiers privés, et les intimidations aboutissant à contraindre *Lamalif* à se faire hara-kiri, ne saurait être comparé aux tortures vécues par les victimes des « années de plomb ». C'est pourquoi, ce

© GINA/MAROC IMAGES

**Grenier fortifié**  
au sommet d'une colline de la vallée des Ait Bou Guemmez, Haut-Atlas, Maroc.

est suite assaillie de questions : « De quoi était Sa Majesté ? »

A voir *Les Années Lamalif*, publié à Casablanca, on ne se demande plus si le Maroc a changé, ces dernières années. La radicale liberté de ton des analyses politiques produites par Zakya Daoud est un encouragement à poursuivre. Elle conclut : « Mais plus le temps passe, plus le passé bousculé remonte à la surface et se fait prégnant, plus la base du pouvoir et de la société s'est élargie, plus elle fait référence aux valeurs d'autrefois, revues et corrigées elles aussi par la mondialisation des esprits et des problèmes. (...) La culture n'assume pas encore ces bouleversements qui s'expriment dans la tension et le doute, dans la crispation et la crainte des lendemains. »

## Le pire et le meilleur

Quel décalage vertigineux entre ce document passionnant et le roman naïf de Kébir M. Ammi *Le Ciel sans détour* ! Avec un aplomb sidérant, l'édi- teur prévient en quatrième de couverture : « Une femme, vieille comme le siècle, raconte son histoire, une histoire qui se confond avec celle du Maroc depuis l'occupation par la France en 1912 jusqu'aux émeutes de Fès en 1990. » Toujours la quatrième de couverture : « Le Ciel sans détours est le portrait de cette femme libre, courageuse et d'une inébranlable dignité, qui ne transige jamais avec l'époque soumise à des tourments de toutes sortes. » Cette logomachie commerciale mérite d'être confrontée au texte, qui fonctionne sur le principe de la ritournelle creuse et de l'abracadabrantesque. Ainsi, l'héroïne dont on nous dit que « l'évocation de sa vie pléine de rebondissement et de rencontres avec des personnages inattendus, compose une fresque du Maroc avec ses zones d'ombre et de lumière » songe-t-elle, nous précise-t-on, à se rendre invisible.

